

À la recherche du temps perdu

Bernard Senécal

Numéro 809, juillet–août 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93488ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Senécal, B. (2020). À la recherche du temps perdu. *Relations*, (809), 45–45.



Bernard Senécal

À la recherche du temps perdu

L'auteur, jésuite, est maître de Dharma dans la branche coréenne de l'école Zen (Rinzai)

Bientôt deux mois de confinement en ces montagnes de Corée du Sud, pays cité en exemple pour son succès dans la lutte contre la COVID-19. Plus de revenu, hormis une minuscule pension et de mini-aides gouvernementales. Mes engagements en Amérique, en Europe et en Asie ont été annulés jusqu'en août, y compris les eucharisties à l'Université jésuite de Séoul. Après de multiples reports de dates, le ministère de l'Éducation a enfin autorisé les écoles à rouvrir leurs portes, le 20 mai dernier, même si l'épidémie apparemment disparue refait surface, par exemple dans des clubs gays d'un quartier chaud de Séoul fréquenté, entre autres, par des GI stationnés au pays du Matin calme.

Nos bénévoles ne pouvant se déplacer normalement, le lancement de la saison agricole aura été particulièrement exigeant ces dernières semaines. En l'absence de cette main-d'œuvre, la tâche à accomplir se trouve décuplée. Au coucher du soleil, je suis écrasé de fatigue et j'ai mal partout. Il ne faut pas se faire d'illusion : travailler la terre, *a fortiori* en agriculture biologique, est très dur. Et pourtant, l'idée de laisser tomber ne m'effleure pas. Au contraire, j'ai envie d'aller jusqu'au bout. Parce que c'est un humus à partir duquel la pensée peut se réformer et apprendre humblement l'invention d'un autre monde.

Prendre véritablement son temps est un luxe que même les plus puissants peinent à s'offrir.

Le rapport de notre communauté aux chevreuils et rats laveurs peut l'illustrer. Ces mammifères viennent manger nos récoltes de maïs, d'arachides, de choux, de patates douces, de pommes de terre, de laitues, etc. Il faut bien que tout le monde mange, n'est-ce pas ? Mais force est de reconnaître que la voracité de ces visiteurs nocturnes ne nous laisse pas grand-chose. Que faire, dans une communauté qui entend produire 90 % de sa consommation annuelle en légumes et en oléagineux ? Si nous employions des pesticides rebutants par leur odeur et leur goût, ces bêtes iraient certainement se nourrir ailleurs. Mais notre détermination à ne jamais nous en servir demeure inébranlable. Nous installons donc autour de nos champs des clôtures comparables à des filets tendus entre des tuteurs. Et ce printemps, Alosius, le paysan coréen qui dirige nos travaux des champs, a décrété, d'un ton vibrant d'autorité toute confucéenne, que « les filets ayant servi l'année dernière pouvaient resservir cette année ».

En conséquence, nous avons passé des journées entières à réinstaller ces clôtures, bien qu'elles soient non seulement trouées mais largement déchirées, tant par le poids des plantes grimpantes que par les morsures des bêtes sauvages. Pour les rapiécer, nous avons utilisé des centaines

de courts fils métalliques, entourés tantôt de papier argenté ou doré, tantôt de plastique de différentes couleurs, de ceux qui servent, entre autres, à fermer les sacs de vinyle. J'avais demandé à des amis de ne pas les jeter et de les rassembler afin de nous les donner. Quel temps perdu... pourrait-on penser. J'entends encore ma mère casser les oreilles de sa mar-maille dissipée en disant que « le temps perdu ne se retrouve jamais ». D'autant plus que dans les *containers* qui nous servent de hangar, il y a en stock deux clôtures entièrement neuves, chacune de cent mètres de long. N'aurait-il pas été plus *simple*, et surtout plus *réaliste*, de les installer après avoir jeté les anciennes ?

Eh bien non ! Contrairement à ce que d'aucuns auraient pu anticiper, nous avons éprouvé une indicible joie à réhabiliter ces filets, en prenant tout le temps requis pour accomplir notre tâche méticuleusement, sans nous presser. Autrement dit, sans être obsédés par le souci d'aller vite, d'être efficaces et, surtout, par la rentabilité. Grâce au bon entêtement d'un montagnard coréen, aussi soucieux d'économie que d'écologie, nous avons fait – une fois encore – l'expérience d'un tout autre type de rapport au temps, tel que chaque moment s'est transformé en un instant de contemplation gratuite.

J'ai sillonné le monde et vécu sur trois continents, mais suis-je allé au fond de moi-même et du mystère de la vie et de la mort ? Force est de reconnaître que, souvent, j'ai été lancé dans une babélique fuite en avant. Pourquoi être allé si loin alors que mille fleurs et insectes aux noms inconnus habitent les montagnes qui m'entourent ? Au dernier chapitre du *Traité de la Voie et de la Vertu*, Laozi dit du sage taoïste : « Bien qu'à l'aube, sa vie durant, il entende le coq chanter dans le village voisin, il ne songe jamais pour autant à s'y rendre. »

Dans *Le roi se meurt*, Ionesco met en scène un souverain mourant qui, sur un ton lancinant, répète à l'infini : « Je n'ai pas eu le temps. Je n'ai pas eu le temps. » Prendre véritablement son temps est un luxe que même les plus puissants peinent à s'offrir. Notre époque étant asservie à une consommation devenue fin en soi, le temps ne peut que faire constamment défaut. Ce n'est qu'au prix d'une remise de la mortalité au cœur de nos vies que peuvent s'opérer tant la prise de conscience de l'immensité du temps perdu que l'apprentissage d'un juste rapport à la durée.

À la veille de sa mort, Napoléon cherchait à comprendre pourquoi l'histoire se souvenait toujours d'un certain Jésus de Nazareth, dont les trois années de vie publique n'avaient rien légué à l'humanité : ni bâtiment, ni conquête, ni œuvre littéraire. La réponse réside vraisemblablement dans une qualité d'être, au-delà du faire et du paraître, tout à fait digne de l'esprit d'Abraham se mettant en marche vers la Terre promise. (2)